

XYZ. La revue de la nouvelle

La dolce vita

Denise Brassard



Numéro 141, printemps 2020

Montréal : mémoires et fantasmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brassard, D. (2020). *La dolce vita*. XYZ. La revue de la nouvelle, (141), 7–11.

La dolce vita

Denise Brassard

ON A TOUS DES SOUVENIRS sur lesquels on pourrait caler sa vie, ou à partir desquels on pourrait la redresser, la réorienter. Un peu comme les repentirs du peintre. Un bras un peu plus haut, un cou un peu plus droit. Si seulement la mémoire n'était pas aussi oublieuse, si elle nous ramenait, aux jours de déprime, nos moments d'héroïsme, surtout ceux de l'enfance, où l'on agit dans le droit fil de notre conscience, de ce qui nous paraît juste. Ce ne sont pas forcément des moments heureux, mais des moments où l'on a prononcé une parole, fait un geste courageux, ou juste beau, et qu'on pourrait épingler sur le mur de la salle de bains, pour faire contrepoids au miroir. Je les compte sur les doigts d'une main. Parmi eux, il y a cette soirée fellinienne...

Nous étions en plein cœur de l'été. Depuis plusieurs jours, Montréal étouffait sous la canicule. Automobilistes, cyclistes, piétons, même les nuages et jusqu'aux écureuils et aux oiseaux, tout semblait bouger au ralenti. Dans cette touffeur, chaque effort comptait. Dans la rue, après vous avoir avisé, le regard des passants, languide, retombait lourdement sur les choses. On aurait dit que le temps s'était enrayé, que juillet n'allait jamais finir. Perspective plutôt réjouissante pour moi que la chaleur tropicale ne rebute pas et que la fin de l'été angoisse. Ce jour-là, Claude et moi nous étions donné rendez-vous après le travail pour boire un verre. L'appétit ouvert par quelques apéros, nous avons décidé d'aller manger dans un restaurant grec de la rue Duluth que j'aimais bien. Installés dans un joli coin de la terrasse qu'un arbre et quelques arbustes ombrageaient, nous mangions des calmars frits et buvions du vin frais, bercés par la douceur de cette soirée qui avait commencé dans l'euphorie. J'étais d'humeur légère. La chaleur, jumelée au goût délicieux des fruits de mer, me faisait rêver de la Méditerranée. Mais Claude, incapable de supporter le bonheur plus de quelques minutes, avait peu

à peu changé d'attitude. L'atmosphère s'était assombrie, puis franchement détériorée. La conversation, qui avait pourtant commencé dans l'harmonie, s'était envenimée, et comme souvent, le vin n'aidant rien, le repas s'était transformé en engueulade. Ça m'avait coupé l'appétit. J'avais demandé l'addition, et nous avons quitté le resto précipitamment.

Nous marchions en silence vers notre appartement, dans le jour qui s'éteignait lentement, et comme à regret. Je me tenais devant, gardant mes distances, feignant d'ignorer Claude. Je ruminais ma colère. Chaque couple d'amoureux que nous croisions me faisait crever d'envie. Par cette nuit torride, une nuit de lune de miel, promise aux plus jouissives caresses et offerte à tous les excès, je rentrais chez moi avec un nœud dans l'estomac et mon souper à moitié mangé sous le bras. Or je n'avais aucune envie de rentrer. La seule idée d'affronter un tête-à-tête me faisait horreur, et encore plus celle d'aller au lit, où la froideur de Claude s'enfoncerait dans ma solitude comme un couteau dans une plaie. Alors je faisais des détours, j'avancais à reculons, j'allais vers le sud plutôt que vers le nord. Après avoir marché Saint-Urbain, je pris à gauche sur Prince-Arthur. Cette rue, qui me fait toujours l'effet d'un anachronisme, me permettrait d'échapper un peu à la lourdeur du moment. Chaque fois que j'y passe, je suis projetée dans le passé, et alors remonte en moi l'effervescence qui m'habitait durant ma première année à Montréal, une effervescence telle que je m'étonne de la retrouver aujourd'hui presque intacte, comme un délicieux chatouillement, une odeur qui n'aurait rien perdu de son pouvoir d'envoûtement et qui vous fait prendre conscience que le temps a élu domicile en vous, quelque part dans votre cage thoracique, et qu'il n'en tient qu'à vous de le raviver. Cela se produit dans la rue Prince-Arthur, mais également sur le campus de l'Université de Montréal, surtout en période de rentrée scolaire.

Prince-Arthur me ramène même à mon tout premier séjour dans la métropole, quand j'étais venue pour chercher
8 un appartement. C'est ici, justement dans un restaurant

grec, l'un des seuls commerces de la rue qui existent encore aujourd'hui, que j'ai découvert la cuisine méditerranéenne, dont les saveurs capiteuses avaient eu sur moi l'effet d'une révélation. Là où était le bar Du côté de chez Swann, théâtre de ma nouvelle vie nocturne, se trouve maintenant le Café Campus, à l'époque voisin de l'université. Dans ce bar si bien nommé, où j'ai passé d'innombrables soirées à danser, à draguer et à boire, et d'où j'ai ramené mes premiers amants d'un soir, j'ai découvert avec un étonnement naïf que je pouvais séduire, qu'il y avait dans cette ville de la place pour qui dérogeait aux stéréotypes féminins qui sévissaient dans ma région. C'est là que j'ai rencontré Jamil, qui fut le premier homme de ma vie. Il m'a conquise en me parlant d'un roman auquel il travaillait — j'entretenais soigneusement le fantasme de l'écrivain —, roman qu'en réalité il n'a jamais écrit. Cela a été le début d'une longue et douloureuse série de manipulations, qui a failli me coûter la vie, mais qui a été d'abord et avant tout une histoire d'amour. Amour que je découvrais en même temps que je découvrais la ville, et en même temps que je découvrais Proust, Sade, Lautrémont, Beckett et tant d'autres joyaux de la littérature.

J'ai aimé Montréal comme une mère, un second lieu de naissance, et je n'ai jamais cessé de la chérir. J'aimais tout d'elle. Sa pierre grise, ses rues populeuses, ses transports en commun, ses commerces, ses parcs, ses cimetières, la générosité de sa culture. Même ma rue si laide du secteur pauvre de Côte-des-Neiges, où s'alignaient des blocs tous pareils, m'était chère. Il m'est arrivé de me tromper d'immeuble, comme Marcello Mastroianni dans *Un, deux, trois, soleil* — film tout en couleurs de Bertrand Blier où il joue un ivrogne de la banlieue parisienne qui se trompe toujours de porte quand il rentre soûl, si bien qu'il finit par traîner sa porte avec lui. Car bien entendu je ne pouvais pas me payer l'un de ces chics et spacieux appartements de l'avenue Édouard-Montpetit que j'avais visités.

Propices à la rêverie, mes marches quotidiennes sur Côte-des-Neiges, pour aller à l'université et en revenir, étaient un 9

constant objet d'émerveillement. J'étais en état de grâce. Le nez au vent d'automne, les sens à l'affût, la tête pleine d'idées nouvelles et de questions brûlantes, je sentais le monde à ma portée et, à chaque pas, je mesurais ma chance. Ma pauvreté ne me pesait pas. Mon statut d'étudiante me permettait d'assister aux avant-premières de certaines pièces de théâtre : je m'en régalaïs. Les soirs de concert d'orgue où il faisait beau, je montais jusqu'à l'oratoire Saint-Joseph. Je n'avais pas les moyens d'assister au spectacle, mais je m'asseyais dans l'escalier, et en tendant bien l'oreille, je parvenais à entendre la musique. J'aimais même la Plaza Côte-des-Neiges, un lieu qui me paraît sinistre aujourd'hui, en particulier la petite épicerie exotique en sous-sol, véritable capharnaüm dont les parfums d'épices me grisaient. J'aimais par-dessus tout le croisement des langues et des cultures, et cette impression que Montréal me donnait d'y embrasser le monde. Moi qui m'étais toujours sentie étrangère parmi les miens, ceux de ma famille et ceux de ma petite ville de région, j'étais enfin arrivée chez moi.

Au bout de Prince-Arthur, le carré Saint-Louis s'ouvrait comme une oasis. Irrésistible. Il y avait du monde partout, sur les bancs, sur le gazon et jusque sur les trottoirs. À croire que toute la ville s'y était donné rendez-vous. Ça buvait, bavardait, rigolait, jouait de la guitare. La chaleur avait aiguisé la fibre grégaire : d'un îlot à l'autre, les gens s'interpellaient, les groupes se mélangeaient, et tout ça prenait des allures de fête familiale un peu déjantée. Il y avait un attroupement autour de la fontaine. Tout le monde avait l'air d'en baver d'envie, et pourtant personne n'osait toucher à l'eau. Ça m'a fait penser à la scène de la fontaine de Trevi dans *La dolce vita*, celle où Sylvia trouve un chaton et envoie Marcello chercher du lait. En attendant qu'il revienne, elle déambule, ou plutôt danse avec le chaton sur la tête dans ces rues de Rome où il serait impossible aujourd'hui d'aspirer à la solitude, même en pleine nuit, quand elle tombe sur ce chef-d'œuvre baroque, surprise d'abord, puis ravie. Alors

10 que j'approchais de la fontaine, j'ai repéré un homme qui

avait l'air de ne pas avoir mangé depuis longtemps. Je lui ai donné ce qu'il restait de mon souper. Une fois délestée, j'ai enlevé mes chaussures, marché vers la fontaine, enjambé la margelle, plongé dans l'eau et nagé jusqu'à l'autre bord. Chacun de mes gestes se découpait sur la nuit comme sur une pellicule, j'étais un ready-made, une étoile filante, je me sentais invincible, et l'eau tiède sur ma peau glissait comme un regard aimant. Je n'avais aucune raison d'être là, tout cela était parfaitement incongru, et, peut-être pour cette raison, j'avais la conviction d'être dans tout Montréal, à ce moment précis, la seule créature vraiment libre.

Quand je suis sortie de l'eau, légère et fière comme Anita Ekberg, une dizaine d'hommes m'ont accueillie en me tendant la main. Près d'eux, l'air incrédule, Claude me tendait mes chaussures. Ce soir-là, j'aurais pu ramener Marcello chez moi.